

# L'Abeille.

2<sup>me</sup>. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

2<sup>me</sup>. Année

VOL. II.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 15 MAI 1850.

No. 26.

## ROSA MYSTICA.

Marie ! à ce mot sur tes cordes  
Laisse encore à mon luth ! laisse courir mes doigts ;  
Prends tes sons les plus doux, et chante, tu le dois,  
La reine des miséricordes.

Jamais un nom plus pur, plus beau, plus ravissant  
N'a fleuri dans le ciel ni parfumé la terre ;  
Honte à qui le connaît et s'obstine à le taire !  
Il est maudit du Tout-Puissant.

Marie ! ô doux nom qui console !  
Nectar délicieux pour le cœur desséché,  
Baume joyeux d'amour qui guérit du péché,  
Étoile sainte, ma boussole.  
Écoutez comme il vibre en sons mélodieux  
Ce nom : c'est un cantique, il prie, il chante, il pleure,  
Il respire de l'ân e, rressité c'est il l'effluve,  
Tous les souvenirs odieux.

Marie ! à ce mot tout espère :  
C'est comme un chant de paix descendu jusqu'à nous ;  
Prononcez-le, mortels, et tombez à genoux,  
En criant vers Dieu votre père.  
A ce magique appel j'ai vu les cieux s'ouvrir,  
Et descendre sur vous la céleste rosée ;  
Dieu sourit, de sa main la foudre est déposée ;  
Non, vous ne devez plus mourir !

Mais quelle bouche est assez digne  
Pour te nommer, ô toi, rose d'un paradis !  
Fils d'Adam, nous n'avons que des accents maudits,  
Quand il faudrait les chants du cygne.  
Fréteras-tu l'oreille à nos cris douloureux !  
Marie, ôs rons-nous, de la vallée amère ! ...  
Où, pour avoir accès jus qu'à ton cœur de mère,  
Il suffit d'être malheureux.

Vois donc cette famille immense.  
Qui se traîne, en mouillant la terre de ses pleurs ;  
Ce sont tes fils, ô Vierge, et leurs vastes douleurs  
N'ont pas égalé ta clémence.  
S'il est vrai que le ciel te les remit en main,  
Et qu'en toi la pitié ne soit jamais tarie,  
Incline tes regards, ô divine Marie,  
Sois le salut du genre humain.

Reine que les astres couronnent.  
Des rayons de l'ange apporte ton nom :  
Et chaque siècle est fier d'ajouter un chaînon  
Aux guillemets qui l'environnent.  
Oh ! souris à mon luth qui voudrait te nommer,  
Qui voudrait de l'amour l'aile sûre et rapide  
Pour voler jusqu'à toi, Vierge au regard limpide,  
Riante étoile de la mer.

Écoute ces mots de tendresse.  
Ces hymnes gracieux et ces surmots touchants  
Que la terre entrelace à ses vœux, à ses chants,  
Et comme un pur encens l'adresse.  
A récepter ton nom quel cœur ne se complait ?  
Il le faut comme un baume au sein de l'infortune,  
Et sans lui, l'on dirait, la vie est importune,  
Ou le bonheur n'est pas complet.

Viens donc caresser mon délire,  
Couvrez-moi de ton aile, ô Vierge au front vermeil !  
Que les rêves dorés qui bercent mon sommeil  
Par toi se fixent sur ma lyre.  
An baptême, ton nom me marqua de son sceau,  
Il trouva, le premier, la route de mon âme,  
Et ma mère savait le verser en dictame  
Sur les douleurs de mon berceau.

Et puis, hélas ! de cette vie  
Je n'ai guère connu, comme toi, que les pleurs ;

C'est un titre de plus, ô mère des douleurs !

A la tendresse que j'envie.  
Mais les maux d'ici bas en vain m'accablèrent :  
Pour reprendre courage au milieu de mes transees,  
Il me suffit de voir les traces de souffrances  
Qui resplendissent sur ton front.

De son navire qui chancelle  
Le marinier l'invoque, et tu lui tendes les bras ;  
Sauver est ton bonheur ; ô ma sœur, tu viendras  
En aide à ma pauvre nacelle ;  
Toi qui n'as accepté du pouvoir infini  
Que le droit de fléchir la colère céleste,  
Je veux, je souffre tout, si la force me reste  
De murmurer ton nom béni.

Oh ! qu'il me suive et me soutienne.  
Ce nom chéri de l'ange et de l'esfer :  
Qu'il se colle à ma lèvres et s'attache à mon cœur,  
Talisman de l'âme chrétienne ;  
Qu'il se mêle sans cesse à tout ce que je vois,  
Et comme il m'accueillit au seuil de la carrière,  
Qu'il soit mon dernier vœu, ma dernière prière,  
Le dernier souffle de ma voix !

Mr. le Rédacteur.

J'ai cru que vos lecteurs liraient avec plaisir et édification l'extrait suivant d'une lettre de Mgr. de Laval. Ils trouveront un nouveau motif de bien célébrer le mois de Marie, dans ces lignes écrites, pour ainsi dire, au chevet de mort de l'un des premiers élèves du Séminaire.

Mr. Jean Guyon, natif du Château Richer, avait commencé ses études en 1671, à l'âge de 12 ans. Il embrassa plus tard l'état ecclésiastique et accompagna Mgr. de Laval en 1684 à Paris, où il mourut d'une fièvre cérébrale le 10 janvier 1687.

“ A PARIS, ce 9e Juin 1687.

“ L'on peut dire que selon l'usage commun de parler, c'est une perte très considérable pour le Canada. Tous les talents que Dieu luy avoit donnés l'avoient rendu capable de rendre de grands services, mais il nous a voulu faire cognoistre qu'il n'a besoin de personne . . . Nous devons luy donner de véritables marques de la charité et amour que nous avons eu pour luy en ce monde, par le secours de nos prières. Outre beaucoup de messes et d'aumosnes que nous avons faites aussitost après son décès, je luy ai encore appliquée, à la réserve de quelques unes, autant que je le puis, toutes mes messes depuis le jour de sa mort et offert encore journellement la messe qui se dit tous les jours dans le Séminaire à Québec suivant nostre intention.

Il a fait une mort très chrétienne et donné des marques d'une grande confiance en la très sainte Vierge de laquelle il a reçu une protection toute extraordinaire, jusques là qu'après avoir eu le sacrement de l'extrême-onction avec plein jugement, il tomba dans un délire duquel étant revenu il me pria de m'unir à lui et tous les ecclésiastiques qui estoient dans la chambre afin de remercier la très sainte Vierge de la faveur et bonté qu'elle avait eue de venir à lui et de l'assurer qu'elle le ne l'abandonneroit pas, m'ajoustant la larme aux yeux ; Mgr., ces malheureux démons vouloient que j'abandonnasse la très sainte Vierge, mais on mettroit toute ma chair en morceaux plutôt que de la quitter. Mettons-nous tous, me dit-il, à genoux et prions la de m'accorder cette miséricorde, mais il est nécessaire que ce soit avec une grande confiance de l'obtenir, car comme c'est une grande grâce, elle ne peut s'obtenir qu'avec une grande et entière confiance.

Je dis les litanies de la sainte Vierge auxquelles il voulut répondre *ora pro nobis* jusques à la fin avec bien de la dévotion et tendresse de cœur. Lorsque je les eus finies, je dis le *memorare* et lorsque je fus à ces mots : *ego tali animatus confidentiâ*, il me dit : Mgr., arrêtons nous là et redoublons notre confiance, et en fist plusieurs actes pleins de dévotion et d'édification et ensuite tout ce que je luy disois qu'il falloit faire, aussitost que je luy marquois que c'estoit pour l'amour de la sainte Vierge, il s'animoit d'un courage et d'une force au dessus de l'estat auquel il estoit. Le voyant diminuer je me persuadé qu'il approchoit de sa fin, ce qui faisoit que j'avois peine à le quitter ; cependant comme M. Dudouyt croyoit qu'il devoit vivre encore bien plus de temps qu'il ne fist, il fut d'avis que je m'allasse reposer un peu, dont j'avois besoin. En le quittant, je lui parlé de la très Sainte Vierge et lui dis que sans doute il éprouveroit une grande assistance de cette bonne mère ; il me répondit bien doucement : Elle ne me quitte point ; et estant sorti de sa chambre, il expira une demi-heure après . . .”

FRANÇOIS evesque de Quebec.”